

La charrue

Nous avons déjà traité de la charrue dans une rubrique consacrée aux objets de l'agriculture. Nous reprenons le sujet pour le développer quelque peu.

Reconnaissons tout d'abord que l'histoire de l'agriculture à la Vallée de Joux est quasiment vierge. C'est-à-dire qu'aucune étude de poids quant à cette activité majeure de notre vie économique passée, n'a été faite. Quelques bribes ici ou là, avec tout de même, pour le XXe siècle, un bon développement de René Meylan dans sa monographie de la Vallée de Joux en 1929. Le reste est à piocher ici ou là dans toute la documentation à disposition, en particulier dans les œuvres d'Auguste Piguet.

Il est à constater aussi que cette histoire ne sera sans doute jamais faite, pour la simple raison que les documents pouvant nous éclairer sur cette ancienne agriculture sont rares voire inexistantes. Des comptes certes, surtout pour nos hameaux, dans leurs archives, des coches du bétail alpin, hiverné, en pâture commune. Des chiffres du nombre de bovins, de caprins, de chevaux ou des porc à l'occasion, mais cela uniquement à partir du XVIIIe siècle. Ce qui ne donne pas l'image exacte des travaux d'autrefois. Peu d'objets, aucune illustration avant l'apparition de la photo. Juste quelques fragments d'images agricoles dans les 10 vues de la Vallée de Joux par Devicque en 1852 et une ou deux gravures ou aquarelles ici ou là pour la même époque.

Ainsi ne pouvons-nous pas savoir par exemple dans quelle mesure on employait la charrue pour les labours, les rompues comme on disait autrefois. Il faut pour avoir un peu d'appréhension quant à cette vieille agriculture avoir recours à ces gravures de provenances diverses de la fin du moyen-âge. Mais il y a en même temps à tenir compte de la différence fondamentale des activités de la terre entre la plaine et la montagne. Là-bas ce sont les cultures à outrance depuis des siècles voire des millénaires. Ici on laboure certes aussi, et dans des proportions qui nous surprendraient, néanmoins à un degré quand même moindre. Ce qui fait, selon Berdez au début du XIXe siècle, qu'il était rare qu'un agriculteur puisse avoir sa propre charrue, mais possédait une part d'un tel engin dans une sorte de petit consortium. Ainsi non seulement la charrue passait d'un paysan à l'autre quand il s'agissait de labourer, mais en même temps il était possible qu'on donne un coup de main à son partenaire. Mais au fait, ces charrues visibles sur ces vieilles gravures, étaient-ce vraiment les mêmes que l'on avait pu utiliser en nos montagnes ?

On découvre plus bas une charrue entièrement en bois. Cette matière exclusive pour un engin destiné à fendre la terre, et Dieu sait si celle-ci peut parfois être dure, il fallait au moins un coutre et un soc pour arriver à partager avec efficacité le terrain, nous amène à nous poser la question sur le rendement réel d'une telle charrue. Les charrues à soc et à coutre de métal durent exister à notre avis bien avant cet échantillon quelque peu primitif.

La charrue put se fabriquer à la Vallée par l'un des descendants de Pierre Le Coultre. D'une telle production locale aucun exemplaire ne nous est parvenu. On passe directement à une forme traditionnelle de charrue, comme on le verra sur quelques photos, pour passer ensuite à la presque universelle brabant qui persistera au XXe siècle jusque dans les années cinquante.

La charrue, parmi tout le matériel que devait posséder un agriculteur combier d'autrefois, garde donc un peu de mystère et d'inconnue.



Était-ce celle-ci ?



Était-ce celle-là et nos paysans avaient-ils cette allure. Bien entendu pas de château à la Vallée, juste une tour dans le lointain !



La charrue de bois du Musée régional des Charbonnières. Elle ne possède aucune pièce métallique.

La charrue Le Coultre

Toutes les notes quant à celle-ci seront tirées de l'ouvrage : François Jéquier, De la forge à la manufacture horlogère, Lausanne 1983. Ainsi parle Elie Le Coultre en 1914 :

Depuis plusieurs générations, il y avait en activité chez mon grand-père paternel Jacques-David, une belle grande forge avec deux feux, où il s'occupait un peu de tout : coutellerie, haches, serpes, réparations de chars et traîneaux, etc. Ce grand-père forgeait les pièces si près de leur fini qu'un coup de lime suffisait pour les livrer. Plus tard il se mit à fabriquer des charrues avec lesquelles il obtint une médaille à un concours à Berne.

Il est à noter que ce Jacques-David était né en 1781 pour décéder en 1850. Or donc il n'a pu raisonnablement construire des charrue que depuis 1810 environ. Auparavant, tout comme les autres paysans du coin, il possédait des éléments de charrue d'une autre provenance que de sa forge. On les découvre dans un inventaire du 4 mars 1782 concernant les biens des hoirs de feu Abram feu le Capitaine Le Coultre du Chenit, parmi lesquels se trouve Abram-Joseph, père de notre futur constructeur de charrue, Jacques-David !

Le derrière d'une charrue avec le soc et le coutre assez bon : 20/./.

Plus une charrue usée indivise avec A.-Joseph L.C., la moitié mise pour : 7/6/.

Il resterait à retrouver la date de l'exposition de Berne de ce début du XIXe siècle pour situer un tant soit peu l'époque où Jacques-David construisait ses charrues. Ses livres de comptes existent-ils encore, et si oui, peut-on y découvrir dans les produits livrés aux clients des charrues, et celles-ci vendues à quel prix ? Comme on peut le voir, il y a encore de la place pour de belles études !

En fait la première à s'occuper d'agriculture, fut celle de Berdez : Notice sur l'industrie agricole et manufacturière de la Vallée de Joux. Elle parut dans le Journal de la Société vaudoise d'utilité publique, à Lausanne, en 1835. Nous lisons :

On ne sème guères d'autres céréales que l'orge et l'avoine, excepté quelques essais qui ont été faits en froment du printemps, et qui ont assez bien réussi ; mais la qualité du grain n'a pas excédé celle de l'orge, et la quantité en a été très inférieure, de manière que cette culture a été presque abandonnée dans la commune du Chenit.

Il n'en est pas tout à fait ainsi dans les deux autres communes du Lieu et de l'abbaye, qui ont quelques localités privilégiées, comme, par exemple,, au-dessus du hameau des Charbonnières et du Pont, où l'on continue à semer du froment,

même de celui qui est hiverné. On le vend avantageusement dans la plaine pour semens.

Les habitants de la commune du Chenit possèdent environ 50 charrues, c'est-à-dire qu'il y a autant d'associations de particuliers pour une charrue, car il y en a fort peu qui aient assez de fonds pour occuper à eux seuls une charrue. – On en compte environ 25 dans la commune du Lieu et autant dans celle de l'Abbaye.

En tout, pour céréales et pour la pomme-de-terre, il y avait à l'époque de labourées 236 poses dans la commune du Chenit et 530 poses dans celles du Lieu et de l'Abbaye. Les charrues Le Coultre devaient sans doute se mélanger à toutes les autres de provenances diverses.

La production était alors, pour Le Chenit, 1098 sacs d'orge, 412 d'avoine et 1000 de pommes de terre. Pour Le Lieu et l'Abbaye, 1548 sacs d'orge, 961 d'avoine et 1535 de pommes de terre.

On le voit, en proportion du territoire, les communes du Lieu et de l'Abbaye produisaient plus que celle du Chenit de beaucoup plus industrielle et délaissant déjà quelque peu l'agriculture proprement dite.

Cela jusqu'au jour où un nouveau type de charrue, qui allait pouvoir être utilisé pendant des décennies, fit son apparition. On la découvre sur la photo ci-dessous :



Les labours au Mont-du-Lac en 1905, où ce type de charrue est encore en service. Celle-ci sera remplacée bientôt par la « brabant » qui sera utilisée jusque dans les années cinquante. A chaque sillon on doit ramener la charrue et l'attelage ici sur la gauche pour que le sillon soit toujours tourné contre en bas. Au-dessus des labours, le mollard que l'on avait entassé en vue de sa remise en place dans le vide créé par le dernier sillon.



L'apparition de la « brabant » effectua une véritable révolution dans le système des labours, puisqu'au terme d'un sillon, il suffisait de retourner cheval et charrue pour labourer dans l'autre sens, toujours contre en bas, en faisant pivoter le soc.



Explications sur Wikipédia

Charrue Brabant (réversible) monocorps avec rasettes et coutres ; le sep et le talon du corps supérieur, le réglage de profondeur (au-dessus des roues) sont bien visibles.

Pour faciliter le labour à plat, on arrive à la charrue *Brabant double*. L'instrument est composé de deux corps de charrue superposés que le cultivateur, à l'aide d'une poignée, fait pivoter de 180° ou de 90° (cas du brabant dit *quart de tour*) autour de l'axe quand il arrive à l'extrémité des raies. On se retrouve donc avec deux coutres, deux socs, deux versoirs et deux rasettes. L'avant-train automatique avec *chaîne de traction* lissant la profondeur de travail et régulateur de direction entraîne la suppression des mancherons, réduits le plus souvent à de simples poignées. Elles sont cependant lourdes à retourner à la main.



Labourage en dessous de Ique-Dessous à L'Abbaye. Utilisation de la brabant. Cette belle ferme n'existe malheureusement plus, disparue dans un incendie à une date inconnue du XXe siècle.

Ci-dessous Paul-Henri Dépraz, dans *La page tournée*, 1996, évoque une journée de labours au Séchey :

Vient le jour du labour. Pour que cela marche, on s'arrange entre deux ou trois paysans (chacun n'a qu'un cheval, et tous n'ont pas une charrue)... Les difficultés ne manqueront pas, surtout s'il s'agit d'un premier labour - une «rompue»; on y a pensé bien à l'avance, lors de l'hiver ou peut-être même l'année précédente: cette année, on va «ouvrir» le «Champ au Lièvre» (le père ne l'a jamais labouré, mais le grand-père l'avait «ouvert» en huitante et un, c'est dans l'almanach). Les difficultés sont souvent apparentes: un sol, qui n'a pas été

labouré depuis vingt ou quarante ans, s'est tassé, durci; elles sont parfois imprévisibles: sol très caillouteux (ça n'était pas mentionné dans l'almanach...), grosses racines en lisière. Tout finira bien sûr par s'arranger, même si la journée ne suffit pas au travail prévu. Bien sûr, s'il s'agit d'un labour de deuxième, voire de troisième année, il n'y a plus aucun problème: la terre est déjà meuble et, si les pierres abondent, on le sait déjà.

A quoi destiner ce champ retourné? En général, c'est de l'orge qu'on y sèmera. L'orge qui, voici quelques générations, apportait le pain. Aujourd'hui, bien sûr la récolte servira à affourager, complément bienvenu pour les vaches laitières. L'an prochain, en deuxième labour, le champ recevra des pommes de terre, provision d'hiver précieuse et même vente possible de quelques sacs. Ce seront des Woltmann, rouges, des Industrie, blanches, ou peut-être encore des Roses de Berg...

Il y aura évidemment des individualistes qui assurent que la pomme de terre pousse mieux dans un terrain neuf, «en rompue», et qui ne rechigneront pas devant un fossoyage supplémentaire (ou deux!) pour permettre aux plantes de percer la motte dure et compacte.

Paul-Henri Dépraz, La page tournée, 1996.



Ca labore ferme au moyen-âge ou au sortir du moyen-âge. Où l'on comprend qu'il vaut mieux labourer à plat que dans une pente où il faut remonter le mollard.

